

II

DE LA CONVERSATION

Parmi tous les plaisirs et tous les délices, j'attribue l'absolue première place à la conversation : cela me vaudra sûrement toutes les voix de cette très honorable assemblée. Parmi toutes les occupations que l'homme a choisi d'opposer au cours sérieux et nécessaire de sa vie, occupations qu'il a appelées jeux, il a ouvert un espace au hasard, au destin, bref à une certaine force inconnue ; en jouant, l'homme rivalise avec ce hasard volontairement reconnu, ce mystère, dont il est lui-même le créateur, et il s'ensuit une sorte de tension bienfaisante entre le joueur et l'élément inconnu, une plaisante succession de diverses émotions, d'espoirs et d'inquiétudes, de fourvoiements et de réussites, qui complaisent à l'âme parce qu'elle sait que le hasard avec lequel elle joue dépend d'elle, qu'elle peut le hisser sur le trône ou l'en faire redescendre à sa guise.

Mais il y a dans les événements du monde, comme une réponse, une manière de répartie, qui réjouit l'âme de César dans les plaines de Pharsale¹ ou celle du dernier joueur de cartes à sa table de jeu ; et cette réponse que recherche le cœur sain du guerrier et dont la puissance suscite chez le

1. Bataille où César affronta Pompée.

spectateur participation et admiration, ne se trouve ni dans les jeux gagnés d'avance ni dans les batailles qu'il ne reste plus qu'à livrer. Il faut affronter un Pompée, il faut que, sans que nous le sachions, les fils du destin soient noués, que les dés soient mystérieusement mélangés, il faut maints fourvoiements, maints imprévus et quelques échecs pour que ce quelque chose de supérieur advienne auquel nous pensons en vérité quand nous voulons combler un vide qui nous cause de véritables tourments.

Qu'en est-il des confusions du cœur qui ont coutume d'attirer les plus beaux et plus juvéniles sentiments de nos contemporains ? Qu'en est-il de ce jeu avec la flamme la plus sacrée de la vie, un jeu où l'âme brûle si facilement ses ailes, comme nous le montrent tous les romans du monde ; d'où tire-t-il son attrait, si ce n'est du mystère d'une conversation des plus ardentes qui plane sur ses questions et ses réponses ? C'est dans le rapport des sexes entre eux, là où la nature a ordonné la plus grande différence des inclinations, des opinions, des qualités civiles et morales, là où elle semble le plus se quereller et se contredire elle-même, qu'on observe la naissance du sentiment le plus vivant et le plus irrésistible : sentiment qui veut que l'on est fait l'un pour l'autre. Il se produit là, de part et d'autre, tant de choses inattendues, tant de provocations, tant de réponses, qu'une conversation vivante, suprême délice en cette vie, ne peut manquer de voir le jour ; et lorsqu'un talent à maturité porte ces conversations à la lumière, toutes les fleurs de l'éloquence ne peuvent manquer d'apparaître. C'est cette nature profondément dialogique de l'amour qui confère une si vive fraîcheur et tant d'éclat à *Fiammetta*², à *La Nouvelle Héloïse*, à *Clarissa* et à *Werther*.

2. *Elegia di Madonna Fiammetta*, œuvre en prose écrite entre 1343 et 1344 par Boccace (1313-1375). Sur *Clarissa*, voir *infra* p. 123, note 10.

D'où vient enfin l'attrait, la sorte de jouissance que procure l'exercice du pouvoir, du traitement des relations entre les peuples. Certainement pas, n'est-ce pas, de la mollesse de ces mêmes peuples, de leur esprit de soumission, de leur dépendance toute mécanique ? Certainement pas non plus du fait que la pensée froide et solitaire d'un souverain s'exprime au sein de ce matériau gigantesque que sont les grandes masses ; certainement pas parce que le régent voit un fantôme géant, produit de sa propre personne, se mouvoir à ses côtés, sans rien voir dans le monde extérieur hormis les écrits colossaux issus de ses propres pensées. Ce qui captive une grande âme et la pousse à s'occuper des affaires et des problèmes des peuples, c'est leur réponse, c'est le mystère de leur particularité, c'est l'éloquence de leur liberté. Bref, le dialogue est le premier de tous les plaisirs, parce qu'il est l'âme de tous les plaisirs : toute l'activité complexe d'une vie se résume à cette simple formule. Ce qui nous captive dans toutes les affaires que nous conduisons, ce qui nous aiguillonne, ce qui nous élève, mais qu'il nous faut réunir pour en faire une entité unique qui puisse nous répondre d'une même voix, s'incarne déjà dans le dialogue libre et vivant avec l'ami, avec l'antagoniste qui nous fait face ; c'est dans la poitrine de l'ami que s'agitent toutes les forces hostiles que l'on peut rencontrer à l'extérieur, sur le champ de bataille ou sur le forum ; pénétrer le mystère d'un seul cœur, c'est pénétrer le monde.

Pour mener un authentique dialogue, il faut satisfaire à certaines exigences qui, à notre époque surtout, sont moins souvent réunies qu'on ne saurait le penser. En tout premier lieu, il y faut deux locuteurs complètement différents, mystérieux et insondables l'un pour l'autre ; puis, il faut que règne entre eux une sorte d'air commun, une certaine foi, une confiance, un commun terrain de

vérité et de justice. L'être humain devrait à vrai dire satisfaire à ces deux exigences, cependant je trouve la génération d'aujourd'hui à la fois si uniforme et si déchirée, si détournée de ce qui devrait la réunir, autrement dit des idées, je la trouve si semblable dans les formes d'esprit où elle devrait diverger que je ne puis m'étonner qu'il y ait en général beaucoup plus d'orateurs que d'auditeurs, beaucoup plus d'enseignants que d'élèves, et peu d'authentique dialogue. Ceux qui veulent dialoguer doivent avoir quelque chose à se dire, quelque chose de libre, de particulier ; leur forme d'esprit doit cependant constamment s'opposer ; chacun en convient au premier regard. Mais, ainsi que je l'ai fait remarquer pour les rapports entre les sexes, il faut considérer plus précisément qu'une base commune et forte doit aussi exister entre eux, qu'à côté du plus grand conflit causé par la nature, celle-ci a également suscité une aspiration d'autant plus forte à l'union et à la paix, donc un authentique et ardent dialogue – voilà qui mérite d'être approfondi.

Nul n'est orateur pour soi seul ou pour tout un chacun, personne n'est orateur. Et, à n'en pas douter, celui auquel certaines personnes, certaines formes de contradiction, ne parviennent pas à fermer la bouche pourra bien être un sophiste exercé, mais certainement pas un orateur. Qui n'est pas d'accord avec moi sur certaines choses ne peut disputer des autres avec moi. Si vous croyez en moi, je suis orateur ; si vous doutez de moi, je suis muet ; non pas intentionnellement ou de façon préméditée, mais parce qu'alors la capacité, le don du discours, s'éteint en moi pour de bon. Que vous croyiez en moi ne signifie sans doute rien d'autre que vous croyez que j'aspire à quelque chose qui m'est supérieur, à savoir la vérité ou bien la justice. Par conséquent, en dialoguant, les deux interlocuteurs doivent croire l'un à l'autre, ils doivent

baigner tous deux dans une atmosphère de confiance ; une même manière de penser doit les porter ensemble. À tout le moins, il faut que règne entre eux une loi commune de bienséance et de bon ton.

Comment le grand dialogue français³ sur les affaires supérieures de la vie aurait-il pu se perpétuer, et comment aurait-il pu préparer une manière de souveraineté sur le monde, sans qu'existât quelque chose comme une loi de bienséance, loi à laquelle les natures les plus diverses se sont volontiers soumises : entamé au siècle de Louis XIV, ce dialogue entraîna derrière lui toutes les fortes et excellentes natures de l'époque, en particulier toutes les natures aimables et galantes, puis il s'empara de toutes les cours d'Europe et, de là, des mœurs et des opinions des peuples. Ensuite, toute une série d'écrivains brillants, répartis à tous les confins du monde civilisé, attisa ce feu à diverses reprises. Cette loi est la force mystérieuse qui a causé bien des affres à la critique du XVIII^e siècle, incapable de la sonder : cette loi, cette qualité inconnue et insaisissable des rapports entre les choses plutôt que des choses elles-mêmes, s'appelle à juste titre et de façon très caractéristique le bon goût. Dans ce qui suit, nous allons commencer des considérations plus précises à ce sujet : des considérations sur l'atmosphère, l'élément commun, sans lesquels la conversation française de qualité serait impensable.

D'autre part, qu'est-ce qui conserve, qui anime la conversation quasi millénaire des Britanniques sur le droit, la liberté et toutes les choses sacrées de l'humanité dont le Parlement est le foyer et le centre d'où elle se propage sans cesse vers toutes les cours de justice, toutes

3. Voir Marc Fumaroli, *Trois Institutions littéraires*, Paris, Gallimard, 1995 ; Benedetta Craveri, *L'Âge de la conversation*, Paris, Gallimard, 2005.

les communes, toutes les familles et toute l'industrie, et qui alimente tout le commerce et toutes les conversations de cette île merveilleuse ? Ce n'est pas seulement que, dans ce pays, des caractères d'une rare excellence et d'une personnalité très particulière se sont rencontrés, mais que s'y est éveillé très tôt le sens de l'importance du bien commun, sur quoi tous les partis tombaient d'accord : je veux parler de la constitution. L'accord sur une forme commune de vie publique conditionna l'émergence de la conversation britannique ; tout comme la condition de la conversation française fut l'existence d'une forme morale fondamentale et incontestée de vie privée, assurant sa diffusion et son animation.

Bref, sur certaines choses centrales, il faut être à l'unisson, il faut une même nature quant à l'esprit, au sens, aux inclinations et aux aversions ; ainsi peut-on disputer du reste avec animation, ardeur et sans fin. Selon nos ancêtres, il n'y avait avec le Turc, comme avec toute entité extérieure aux liens de la grande foi européenne, pas de négociation, pas de conversation, possibles⁴ – quant à celui qui ne se contente pas de se taire quand il doit parler avec des adversaires qui nient ce fondement commun, mais dont le talent oratoire ne tarit pas dans sa bouche sans qu'il l'ait voulu et résolu, on peut sans nul doute le qualifier de sophiste mais pas d'orateur.

Chacun de nous en a fait l'expérience : lorsqu'il s'agit de convaincre quelqu'un d'autre, quand on a épuisé toutes les raisons, toutes les preuves rassemblées par la froide

4. Lieu commun de l'époque, que l'on trouve déjà sous la plume de Martin Luther, cf. (1520) *À la noblesse chrétienne de nation allemande*, où le Turc apparaît comme l'antagoniste absolu. Cette tendance est structurante pour le monde culturel habsbourgeois au XVII^e siècle, jusqu'aux Lumières.

raison, quand elles ont dû faire volte-face devant la porte close du cœur de l'adversaire sans avoir produit aucun effet, s'ouvre soudain la voie de la compréhension, peut-être à l'évocation du souvenir fortuit de quelque chose que tous deux respectent ou aiment. C'est le moment où nous sentons l'esprit de l'éloquence fondre sur nous, le moment où la conversation débute pour de bon, celui où chaque mot trouve désormais sa juste place. Voilà pourquoi, même dans la bouche d'un mauvais orateur, les émotions manquent si rarement leur objectif : elles instaurent un élément de communauté entre l'orateur et son auditeur, élément grâce auquel tout le reste se touche plus facilement.

Jusqu'à ce que l'on ait trouvé un terrain commun, la première conversation avec un inconnu a quelque chose de peu réjouissant, de pesant : on parle du temps qu'il fait, on parle de la teneur de l'air, comme si on se doutait que tout lien, toute amitié, tout dialogue devait devenir un petit monde en soi, avec son air particulier, son élément propre dans lequel se mouvoir. On tâtonne à la recherche de connaissances communes, d'inclinations ou d'aversion partagées, qui permettraient un rapprochement : dans de tels cas, nos aïeux appelaient volontiers à la rescousse les liens effectifs du sang. Mais tous les fils de ce genre de conversation finissent par rompre tant que l'on n'aborde pas le niveau des idées : alors le fondement de la conversation s'affermi et, dirais-je, un ciel commun déploie sa voûte sur les deux locuteurs. Et maintenant que le terrain commun est trouvé, la différence des natures doit poursuivre ce beau travail, voire l'immortaliser. L'harmonie de base est donnée, une loi du retour l'un vers l'autre se manifeste de manière constante ; les deux voix peuvent bien s'éloigner librement, chacune peut bien suivre ses propres modulations, une tonalité de fond les maintient fermement ensemble. Chaque voix s'entend

elle-même, mais, ce qui est beaucoup plus significatif, elle entend en même temps l'accord qu'elle forme avec l'autre. De façon plus significative encore, elle ressent dans tous les labyrinthes de ces pensées et tonalités une loi d'harmonie, partout présente. L'exemple de la musique permet d'illustrer la façon dont une nouvelle voix peut se joindre à la première conversation en passant par-dessus l'autre, et comment, pour finir, toute une nation peut participer à cette conversation, la développer et la mener à son accomplissement. N'ignorons pas cette donnée majeure : si une loi d'harmonie existe entre deux êtres, c'est qu'elle existe entre des milliers d'autres et pour le monde entier : dans ce sens, comme dit le poète, deux amants forment un peuple rassemblé, et plus différentes sont les voix, plus particuliers les instruments, plus l'impression d'harmonie est puissante et profonde.

C'est en cela que résidait dans l'ancienne France le mystère de la légèreté dans tout rapport social, tout rapprochement : dans toute la conversation de cette nation régnait un rapport fondamentalement harmonieux, jusque dans toutes les branches et toutes les vrilles qu'elle étendait sur l'Europe. Comme par un léger contact de sa langue, ce qu'exprimait de façon très sensée le mot de goût⁵, se décidait ce qui devait faire partie de la sphère de cette conversation, autrement dit de ce monde harmonieux, ou ce qui en était exclu. Le mouvement de toute conversation était si simple et si naturellement réglé qu'il battait, dirais-je, à l'unisson avec le pouls de la nation : la mesure était facile à trouver, il devenait même difficile d'en mésuser.

5. C'est, depuis Boileau, la notion centrale du classicisme français ; voir Bernard Franco, *Le Despotisme du goût. Débats sur le modèle tragique allemand en France (1797-1814)*, 2 vol., Göttingen, Wallstein, 1997.

Combien de temps nous a-t-il fallu en revanche à nous autres Allemands, conscients que nous sommes du sérieux de notre volonté et de son caractère sacré, pour arriver à reconnaître les qualités de nos voisins ? Et c'est là que le bât blesse : au lieu de cet ensemble harmonieux auquel chacun participe, nous n'entendons chez nous que remue-ménage tourbillonnant, tel le chant des oiseaux de la forêt où chaque famille ailée a sa propre tonalité, sa mesure spécifique, et même si l'ensemble peut donner l'impression, la prémonition que le printemps arrive, même si cela éveille en nous le pressentiment d'une harmonie bien plus profonde, qui donc prête l'oreille à cet ensemble, qui l'entend avant d'entendre sa propre musique ? Cet élément musical, ce trait de caractère spécifique à notre planète, extérieur encore à l'atmosphère, enveloppe la résidence de l'humanité de quelque chose comme un doux cercle vaporeux, un éther terrestre ; dans le cœur de chaque Allemand, cet élément musical qu'aucune nation n'a mieux perçu que celle qui a donné le jour à Gluck, Mozart, Haydn, Bach et Händel est bien présent ; il palpite à mille endroits de notre langue, sous la forme d'un pressentiment ou d'une souvenance ; cet élément est bien vivant dans notre art, mais il fait défaut dans la vie réelle et actuelle des Allemands, autrement dit au sein de la conversation et des liens en société.

Les dialectes de notre langue sont de beaux monuments de notre fidélité à la patrie, de notre solide attachement au sol qui nous a engendrés, surtout en ce qui concerne l'accent et l'accentuation ; les montagnes et les forêts et les cœurs que porte ce sol ont ainsi su faire résonner le ton de la cordialité ; mais quelle discordance entre eux, comme ils isolent les différents territoires allemands les uns des autres, créant entre eux des tensions ; il en va de même des idées, des pensées : nulle part ne se trouve la tonalité fondamentale d'une commune harmonie, sauf

peut-être dans l'écho de ce que nous fûmes un jour et dans l'intuition de ce que nous pouvons devenir. Que l'on ne nous reproche pas de tendre individuellement vers l'infini, de vouloir tout embrasser ni de construire notre propre monde ; chaque individu cherche, n'aspire en vérité qu'à la Totalité, à la plénitude d'un peuple morcelé : en son cœur, chacun veut embrasser ce qu'il n'a pu trouver dans le monde extérieur et l'assembler pendant le court temps que durera sa vie ; chaque individu rassemble les traits de l'âme collective allemande comme ceux d'un ami absent ; chaque individu voudrait assembler tout ce qui est intervenu dans les destins, dans les pensées de notre grande nation – et qu'est-ce qui est resté à l'écart ? –, chacun voudrait rassembler tout cela dans un grand édifice, une maison paternelle, pour le transmettre à la postérité allemande ; il ne peut pas faire moins que de construire un monde, car le monde pour lequel il est né est véritablement tombé en ruines.

Le rapport fondamentalement harmonieux qui distingue l'ancienne langue française, la conversation, la société, la littérature, rapport qui aujourd'hui encore facilite le mouvement général avec l'onctuosité d'une huile tandis que, dans cet état de barbarie et de décadence, les grandes roues de la société européenne imbriquées les unes dans les autres connaissent de terribles frottements, ce rapport fut à l'époque de la grandeur de la France également favorable à toutes les formes de la culture, oui, même à l'évolution en profondeur de l'esprit et à la floraison la plus légère et la plus éphémère de l'imagination. Il est faux de dire qu'il y a dans l'esprit de la conversation française quelque chose qui nuirait fondamentalement à l'étude des choses en profondeur, à l'adhésion tenace aux plus nobles aspirations de l'esprit. Ce caractère nuisible selon Goethe, ce battement d'ailes

de libellule aux couleurs changeantes à la surface de la vie, accompagné par moments d'un léger plongeon dans l'eau pour humidifier ses ailes, cette crainte devant tout ce qui est approfondissement, et devant tout ce qui est grand, supérieur et souverain, existe – mais tout cela ne vaut que pour la molle et malade nervosité de notre société actuelle : c'est la crainte de l'âge face au bienfaisant changement d'air de la vie ; ce reproche ne concerne pas le siècle de Louis XIV⁶. Certes, on aspire au tact et à la mesure ; on aspire à voir chaque locuteur se soumettre aux lois de l'harmonie sociale ; certes, il ne faut pas plus parler qu'être écouté, pas plus enseigner qu'apprendre ; certes, ce fleuve vivant entraîne avec lui toutes les eaux dormantes, ne souffrant aucune profondeur trouble, solitaire et inutile – mais ne sont-ce pas là, et partout, les qualités d'une conversation véritable, d'une authentique société ? La France ne serait pas devenue un siècle durant cette école de l'éloquence si elle avait autorisé ses grands esprits à être profonds sans la clarté que donne une conversation ininterrompue et entraînant, et notamment sans la validité générale qui, nos considérations récentes l'ont montré, renforce, certifie toute idée et toute possession particulière en l'élevant au rang de bien commun. C'est la raison pour laquelle, dans tout le champ de conscience et de vision des Français, leur langue est si accomplie, si affirmée, si bien exécutée, comme cela se dit habituellement d'un morceau de musique. Ne disposant pourtant que d'un vocabulaire infiniment plus pauvre que celui de la langue allemande, cette langue établit entre les mots un rapport gracieux et aérien : les mots entretiennent entre eux le

6. Notion introduite par Charles Perrault dans son *Discours de 1687* à l'Académie française, où il lit le poème *Le Siècle de Louis le Grand*, puis reprise par Voltaire (1756).

même commerce léger que les personnes en société ; malgré toutes les dissonances dans les mots, on perçoit en effet très distinctement dans leur assemblage un accord bienfaisant. – Tels sont les avantages d'une langue issue d'une conversation vivante ; qui, contrairement à la langue allemande, n'a pas été plus écrite que parlée, et que l'on n'a pas déformée jusqu'à en faire le signe distinctif des esprits solitaires –.

Je crois que, jusqu'ici, toute ma présentation a mis distinctement en lumière les manques de la théorie de l'éloquence jusqu'à nos jours et ce que même la rhétorique française ne parvient pas à démontrer, les arbres lui cachant littéralement la forêt. Jusqu'à présent, l'art oratoire exige de l'orateur qu'il produise des preuves et, au cas où, comme dans bien des cas, cela ne marcherait guère, il lui donne comme une leçon de rattrapage, lui proposant un chapitre sur l'excitation des passions : cela va très loin, car l'éloquence permet à l'orateur d'oser formuler occasionnellement une objection à son propre discours. J'ai élevé au rang de première exigence de l'orateur le fait de protester contre soi-même, de se méfier et de douter de sa propre vérité, et ce au nom de l'éternelle et divine vérité : l'orateur doit soumettre sa vérité à la vérité divine, car seule cette dernière peut lui donner le pouvoir de concilier deux vérités, la sienne et celle de son adversaire, de convaincre véritablement, de persuader ; il lui faut d'abord sacrifier les objets, adorés ici-bas, qu'il entreprend de défendre, porter une accusation contre eux, les présenter à l'idée éternelle de la beauté, afin que celle-ci parle par sa bouche et les réconcilie, lui et son adversaire, avec l'objet terrestre de la dispute. Cela ne signifie rien d'autre qu'attirer l'adversaire sur un terrain commun, que se placer avec lui sous la voûte d'un même ciel, se transposer dans une même atmosphère, faire résonner un accord fondamental entre eux deux.

L'excitation des passions et des émotions est un piètre substitut de ce que j'entends ici : cela équivaut à attraper l'homme par son côté faible, par où nous voulons le forcer à reculer, le retenir prisonnier, ou au mieux l'envoûter, mais sans jamais réussir à le vaincre. Cela consiste, un bref instant, et sans résultat avantageux, à attendrir un adversaire qui se raidit aussitôt, dès que le souffle asséchant du monde le touche de nouveau. Soit vous saisissez l'adversaire par son côté fort, le taureau par ses cornes, en anticipant ses motivations, en les renforçant, en les stimulant par le contexte de votre accusation, en montrant toutes les plaies qu'il veut infliger ; et vous élevez votre adversaire par son côté le plus faible, celui en l'occurrence qui est sensible au message divin, et où être plus fort que lui fait de vous un orateur et de lui votre auditeur – soit vous ne le touchez pas, vous vous contentez de jouer superficiellement avec son cœur, vous agissez sur l'action de ses mains mais pas de sa volonté, vous aurez mis en mouvement des mécanismes, pas des cœurs. Que fait-il donc d'autre, l'orateur, que de produire consciemment ce qui se fait inconsciemment dans tout dialogue véritable ? En premier lieu, il présente la dispute de deux natures parfaitement singulières, parfaitement différentes ; en second lieu, il aborde ce qui est commun aux deux locuteurs, l'élément supérieur qui règne, invisible, comme un esprit protecteur, sur ce dialogue vivant, semblable à l'harmonie fondamentale de la musique. Un discours n'est donc pas autre chose qu'un dialogue mené à son terme, un dialogue se présentant au monde, dans tout ce qui le constitue de façon visible et invisible, par la bouche d'*un* homme. L'orateur réunit en lui trois personnes, tout d'abord les deux interlocuteurs du dialogue, avec leurs couleurs et leurs manières particulières, puis ces deux mêmes personnes ayant baissé le ton, visiblement ennoblies et invisiblement réconciliées par la présence d'une troisième personne qui leur est supérieure, autrement dit

par l'âme de l'orateur qui trône au-dessus de la dispute des deux membres. Dans les manuels d'éloquence, je ne trouve rien concernant cette position impartiale, réfléchie, que représente l'orateur au-dessus du combat des éléments de la vie. « J'aime entendre se disputer les esprits intelligents », dit la princesse dans le *Tasse*⁷ de Goethe, quand les lèvres de l'orateur jouent gracieusement avec les forces qui animent si aimablement et si terriblement une poitrine humaine.

Il est frappant de constater que cette règle, ce canon du discours, vaut pour toutes les formes discursives, pour tous les citoyens et pour toutes les sortes de représentation. Si, à son pupitre, l'orateur ne voulait parler que de l'élément commun, ne présenter que les vérités divines, que la seule règle harmonieuse qui régit la vie supérieure de notre genre humain, sans présenter les différents partis, ni le combat terrestre entre la vérité et l'erreur, il resterait isolé dans les hauteurs et ferait reculer les esprits de crainte plutôt que de les élever. Devant le tribunal, l'avocat qui entreprendrait d'autre part de défendre la seule particularité de sa partie sans être animé par l'esprit de la loi, sans se placer au-dessus des parties, sans présenter son affaire à l'âme du juge avec une sorte de sagesse sacrée, embrouillerait davantage sa cause qu'il ne l'accompagnerait jusqu'au verdict. En quoi consiste la grandeur des histoires de Machiavel et des Anciens si ce n'est dans la clarté avec laquelle elles exposent la spécificité des partis et de leurs actions, si ce n'est dans le souffle divin d'une grande âme qui embrasse tout, qui demande quelque chose de spécifique, qui possède le bien suprême, la liberté ou la patrie devant laquelle tous les héros combattants qu'elle représente, doivent se

7. *Torquato Tasso* (1790). Cf. I, 1, *Prinzessin* : « Ich freue mich, wenn kluge Männer sprechen » (vers 116).

courber : elle rehausse les partis afin que la victoire de l'éternelle pensée brille davantage au-dessus des héros éphémères. Dans l'œuvre de Tacite, plus les données tendent à s'éloigner les unes des autres, plus l'idée les rassemble énergiquement pour les relier.

Pour la dernière fois maintenant, jetons sur l'Allemagne un regard sévère et sans complaisance. Nous avons donc affaire à une langue qui est plus lue, plus déchiffrée que parlée, qui sert davantage à enseigner qu'à apprendre ou à écouter ; nous avons une conversation qui n'advient que sous la contrainte de la nécessité ; un peuple divisé en son sein qui, en plus du souvenir surestimé qu'il garde d'autrefois et de ses exigences démesurées envers l'avenir, se méprise davantage lui-même et ses institutions qu'il n'estime l'étranger ; un peuple éloigné de tous ses grands esprits, éparpillés dans le domaine incommensurable du savoir, plus familiers de l'Antiquité que du présent, commerçant plus volontiers avec l'Extrême-Orient qu'avec ses voisins, préférant tendre la main aux morts qu'aux vivants, parler à ceux qui ne peuvent plus ni entendre ni répondre et qui, s'ils entendaient, nous feraient battre en retraite dans notre siècle pour y être aussi zélés qu'ils le furent dans le leur ; enfin, il y a le petit nombre de ceux qui éprouvent à la fois l'affliction et la grandeur de ce peuple et ne peuvent pourtant se résoudre à quitter ce sol ou à sortir de cette prison, ceux qui ne peuvent s'arracher au présent, un petit nombre d'esprits solitaires édifiant des mondes nouveaux à partir de matériaux anciens tels que le millénaire écoulé en a laissé derrière lui plus richement que sur tout autre sol ; ils restent privés de contact, sans nouer de conversation les uns avec les autres, ce que seul pourrait accomplir l'enthousiasme de la communauté qui entraîne progressivement tout ce qui l'entoure dans son tourbillon. Dans ces conditions,

n'est-il pas temps enfin, je vous le demande, de poser la question fondamentale, à savoir ce qui a rendu la France si grande, ce dont la France a été capable et ce qui l'a mise en condition de tout exprimer, c'est-à-dire, selon ce que j'ai précédemment expliqué, la capacité d'exprimer son entière volonté par sa vie et par ses actes ? N'est-il pas temps d'examiner les fondements de la communication supérieure telle qu'elle est possible entre les êtres humains, d'examiner les fondements de ce commerce en mots et en discours, d'un commerce dans lequel se fondent pour finir toutes les guerres, tous les travaux et tous les plaisirs de l'humanité ; temps de demander ce qui nous empêche de nous adresser les uns aux autres, alors que mille témoignages couchés pour l'éternité sur le papier attestent que nous sommes capables de parler ?

Piètre consolation d'entendre partout, partout dans la rue, qu'à défaut d'Allemagne, l'instrument de la langue allemande nous est resté. Qu'est-ce que cette langue écrite, morte, sans la conversation vivante et sans le discours allemand qui devrait en surgir ? Je souhaite à l'Allemagne la chance de voir s'écrouler peu à peu tout cet édifice de formules et d'écrits, de voir diminuer le prestige d'une presse à imprimer si mal utilisée ; je lui souhaite que les amateurs de ce fléau se voient de plus en plus conduits à acheter leurs ouvrages avec discernement, et qu'ils préfèrent parler plutôt que lire ; ce qui est d'or pur continuera cependant toujours d'exister.

Comment aurais-je pu montrer que la conversation est la véritable source de l'éloquence, sans en appeler au souvenir de ce grand Allemand, celui auquel l'éloquence a dû son éveil, celui qui, par son discours enflammé, a saisi le cœur allemand et tout ce qui le touche profondément, tout ce que des artifices tenaient ensorcelé et pétrifié jusqu'au moment où s'éleva sa voix : je veux parler de

G. E. Lessing. Cette voix se fit entendre, plus que celle d'aucun de ses contemporains elle entra profondément dans l'oreille et l'âme de la nation ; son authentique talent d'orateur força la nation à lui répondre ; il sema les graines d'une guerre de l'esprit dans les sillons qu'une guerre funeste⁸ avait laissés derrière elle en Allemagne ; il éveilla, comme il se doit pour un esprit libre qui vit pour la liberté des autres, beaucoup plus de pensées qu'il n'en exprima, restant dans le souvenir de ses amis comme un inconcevable miracle. Ce qu'il avait dédaigné chez lui-même fut choisi pour modèle ; son style et toutes les apparences extérieures de son être, tout ce que personne ne méprisait autant que lui, trouva des imitateurs et des esclaves dans tous les ateliers littéraires jusqu'à ce qu'un ami, au sens supérieur du terme, un pair en esprit, représentant d'une nouvelle génération, dise enfin qui il avait été et ce qu'il avait été.

Il n'est pas inintéressant de connaître la généalogie d'une bonne et fondamentale pensée. Par l'engagement de sa vie, Lessing a mis en œuvre la conversation en tant qu'âme de tout discours⁹, mais, plus que Lessing, c'est un autre grand érudit qui a exprimé et ressenti les choses plus distinctement encore, érudit que je vénère comme modèle, ami et prédécesseur immédiat dans cette entreprise de conférences, et qui m'a transmis sa pensée¹⁰.

8. Il s'agit de la guerre de Trente Ans (1618-1648) qui laissa exsangue une bonne partie de l'espace germanique.

9. Voir ici Jean-Marie-Valentin, *Poétique et critique dramatique. La Dramaturgie de Hambourg (1769) de G. E. Lessing*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Essais », n° 6, 2013.

10. Allusion à Friedrich Schlegel qui terminait à Vienne ses conférences intitulées *Conférences sur la littérature ancienne et moderne*, prononcées entre le 27 février et le 30 avril 1812, alors que Müller commençait les siennes sur l'éloquence.